

LES DEUX  
SOUVERAINS,

O U

SERMON sur les paroles de St.  
Pierre dans sa 1. Epitre  
Chap. 2. vers. 17.

# LES DEUX SOUVERAINS,

Ou SERMON sur ces paroles de  
St. Pierre dans la 1. Epitre  
Chap. 2. vers. 17.

*Craignez Dieu , Honorez le Roi.*

**M**

ES FRERES,

**N**Ous avons souvent la douleur de voir  
servir cette Chaire à des matieres de  
controverse. J'en parle expressément cômme  
d'une chose qui nous donne de la douleur.  
Car ce n'est jamais sans un sensible regret que  
nous nous trouvons engagez dans la fâcheuse  
nécessité de combatre des personnes qui nous  
sont cheres & venerables , des personnes  
dont nous honorons le merite , dont nous  
reverons l'autorité & la puissance , & dont  
nous souhaitons si ardemment l'amitié, qu'il  
F s n'y

n'y a rien que nous ne voulussions faire pour l'acquiescer, horsmis de trahir les sentimens de nos consciences. Bien loin de prendre plaisir à ces deplorables disputes, nous n'y entrons jamais qu'avec une repugnance pareille à celle qu'Abner fit paroître, lors qu'il lui falut venir aux mains avec les gens de Joab, qui comme lui & les siens étoient Israélites, de même nation, de même pais, & de mêmes mœurs. Ce combat entre des personnes que le sang & la nature unissoient si étroitement lui faisoit de la peine, & lui donnoit du chagrin. Il chercha les moyens de l'éviter, & quand il en vit les tristes effets, il cria dans une émotion vehemente au General du parti contraire, *L'épée devorera-t-elle sans cesse? Ne sais-tu pas qu'il y a de l'amertume à la fin, & jusques à quand differas-tu de dire au peuple qu'il retourne de la poursuite de ses freres? Plût à Dieu que tout le monde en voulût user comme Joab fit dans cette rencontre! Plût à Dieu que ceux dont nôtre creance nous separe, voulussent comme lui écouter les prieres & les remontrances qu'on leur pourroit faire pour les conjurer de ne poursuivre plus Israël! Que de bon cœur nous quitterions les armes de la dispute pour les embrasser, pour leur presenter la main de reconciliation, & pour benir avec eux le Dieu de la Paix, qui nous auroit réunis dans un même corps par les sentimens fraternels d'un même Esprit! Mais puis qu'un*  
**bien**

2 Sam. 2  
26

bien si précieux & si desirable ne depend pas de nous, consolons nous au moins en faisant souvent servir cette chaire à d'autres sujets qu'à ceux de la controverse ; à des matieres où nous puissions tous nous rencontrer dans les mêmes pensées , dans les mêmes hypotheses, dans la même Theologie : & c'est cette consolation & cette joye que nous nous proposons d'avoir aujourd'hui. Car nous entreprenons de traiter une doctrine où il n'y a point de dissentiment entre les deux Eglises, puis qu'il s'y agit de la crainte de Dieu, & de l'honneur dû au Roi. Ici, Mes Freres, on voit cesser la difference des Religions. Ici nous nous trouvons tous d'accord. Ici l'on ne' parle plus de Catholique ni de Protestant. Tous n'ont ici qu'une même foi, une même loi, un même Evangile ; puis que comme Chretiens nous faisons tous profession de craindre Dieu, & comme François nous avons tous une même intention d'honorer le Roi. Quittons donc à cette heure toutes nos contestations pour convenir des principes de St. Pierre, & pour revetir dans une vraye réunion de cœurs & d'esprits les deux sentimens que ce bienheureux Apôtre nous inspire. Nous sommes obligez au premier generalement en tout temps. Mais nous avons un engagement particulier au second dans la conjoncture presente, où nous devons faire de nouveaux & extraordinaires efforts pour temoigner à nôtre grand Roi le

zèle

zèle que nous avons pour son service contre les ennemis de sa gloire & de son Etat. C'est pourquoi nôtre dessein dans cette action est de nous attacher principalement à un devoir si nécessaire & si important. Nous toucherons bien quelque chose de la crainte de Dieu, mais nous insisterons particulièrement sur l'honneur qu'on doit au Roi, & nous ne considérerons aujourd'hui la première de ces deux choses, que pour vous animer à la seconde.

Grand Dieu, Roi des Rois, fai nous la grace de parler de toutes les deux d'une manière qui ne déroge point à la grandeur de ta Majesté toute-puissante, ni à la gloire des Princes qui regnent sous toi. Donne nous sur tout la force de disposer les esprits à pratiquer fidelement le precepte de St. Pierre, afin que nous puissions tous faire voir par nôtre conduite qu'il est encore mieux gravé dans nos cœurs, que sur la porte de nôtre temple; & que craindre Dieu & honorer le Roi, sont deux devoirs non moins inseparables dans nos mœurs, que dans la doctrine des Apôtres:

St. Pierre a gardé dans nôtre texte l'ordre naturel des choses. Car il met Dieu devant le Roi, & il donne le premier rang à la crainte de l'Eternel: parce qu'en effet cet hommage étant le plus ancien & le plus considérable, la raison veut qu'il precede tous les autres. Dieu est le premier Maître, le premier

mier Pere, & le premier Roi; & toutes nos actions sont autant de sacrileges, si elles n'ont sa crainte & son amour pour principe. C'est là le premier Mobile qui doit donner le branle à tous les mouvemens de nos ames. C'est par cette porte vraiment la belle que les Ministres de Dieu doivent entrer dans le temple, & s'avancer dans le sanctuaire. C'est par ce degré également ferme & illustre que les Rois doivent monter sur le throné, & les Magistrats sur le tribunal. C'est sur cette pierre fondamentale que les hommes doivent bâtir leurs maisons, s'ils veulent qu'elles subsistent, & que les benedictions du ciel s'y répandent. C'est par ce premier pas que nous devons commencer toutes nos démarches, si nous voulons aller droit & ne nous égarer jamais. Aussi J. CHRIST dans l'Evangile appelle le commandement d'aimer Dieu, *le premier & le grand commandement*, le premier en ordre, comme le plus grand en autorité & en force; & la Loi divine, cette regle infallible de tout bien en fournit la preuve, puis que de ses deux tables, celle qui regarde le service de Dieu est la premiere, & marche devant celle qui prescrit nos devoirs envers le prochain. Cet ordre est si necessaire, que même il ne faut point esperer qu'on puisse jamais être bien disposé envers les hommes, si on ne l'est premierement envers Dieu. Une ame sans pieté, n'aura jamais de vraye probité en quoi que

*Act. 3:*

*2.*

*Matth.*

*22: 38.*

que ce soit. Un homme sans Religion & sans devotion ne sera jamais bon en aucune chose; parce que n'étant point retenu par la crainte de Dieu, il ne faut pas croire qu'il le puisse être par tous les autres liens, qui sont incomparablement plus foibles. Pourquoi seroit fidele & obeissant à son Prince, celui qui de gayeté de cœur est rebelle & infidele à son Dieu? Pourquoi honoreroit son pere en la terre, celui qui outrage insolemment ce Pere adorable qu'il a dans le ciel, & qui est le vrai auteur de son être & de sa vie? Comment seroit bon ami, un mechant homme qui n'a ni foi ni loi que son caprice, ou sa passion, ou son intérêt? Il faut donc que la crainte de Dieu soit le fondement de toutes les qualitez vertueuses: & jamais on ne sera ni bon sujet, ni bon citoyen, ni bon enfant, ni bon ami; jamais on ne remplira aucun des devoirs de l'homme de bien, si l'on n'a cette religieuse crainte dans le cœur. Crain Dieu; c'est le premier mot de St. Pierre, & c'est aussi le premier devoir du Chretien.

Peut-être vous étonnerez-vous que l'Apôtre pour nous recommander la pieté, ait voulu employer le terme de *craindre*, qui ne semble pas convenir à la douceur de la grace sous laquelle nous vivons dans le Royaume spirituel du Fils de Dieu. Il est bien vrai que Salomon, dont St. Pierre a voulu suivre la pensée, & rapporter la maxime, s'étoit servi de  
cette

cette expression, *Mon Fils*, disoit ce sage Prince dans ses Proverbes, *crain l'Eternel* Proverb. 24: 21. & *le Roi*; mais ce mot de *craindre* qui étoit fort juste & fort propre dans la bouche de Salomon, parce qu'il vivoit sous la rigueur de l'Alliance Legale, ne semble plus l'être dans la bouche d'un Apôtre de JESUS-CHRIST. Veut-il ramener l'Esprit de la vieille Loi dont nous avons été delivrez sous l'Évangile? Veut-il nous remettre sous la ferule & sous la pedagogie de Moïse? St. Paul ne dit-il pas expressément dans son Epître aux Romains, que *nous n'avons point reçu* Chap. 8: 15. *un Esprit de servitude pour être encore dans la crainte, mais un Esprit d'adoption par lequel nous crions Abba Pere?* St. Pierre donc veut-il à son tour resister à St. Paul, en nous obligeant à la crainte que l'autre bannit de l'ame des Chretiens? A Dieu ne plaise, Mes Freres, que nous ayons cette pensée! Ces deux grands Apôtres étoient conduits dans leurs Écrits saints & canoniques par un même Esprit, qui leur suggeroit la même doctrine. Mais c'est que la crainte dans le passage de St. Paul est bien differente de celle qui nous est ordonnée dans le texte de St. Pierre. Celle-là étoit la crainte de la Loi; celle-ci est la crainte de l'Évangile. L'une étoit la crainte servile qui procedoit de l'Esprit de servitude; l'autre est la crainte filiale qui est engendrée par l'Esprit d'adoption. Car il y a une crainte Evangelique qui s'accorde parfaitement

tement avec le genie de la grace, & avec la douceur de la nouvelle Alliance; parce que c'est une crainte qui vient d'amour, & non de frayeur : qui nous donne des sentimens d'enfant, & non pas d'esclave: qui nous porte à une obeïssance libre & franche, & non pas contrainte & forcée, comme étoit celle des Israëlites qui craignoient Dieu & le servoient dans son temple, mais seulement à cause des foudres & des maledictions de sa Loi qui tonnoit à leurs oreilles; ou comme est celle des mechans qui craignent de pecher, mais par la seule apprehension de la peine, peu differens des Demons qui, selon St. Jaques, *croyent qu'il y a un Dieu & en tremblent.* Malheureuse crainte, qu'on peut appeller le mouvement de trepidation des enfers, puis que c'est la seule consideration des tourmens & des supplices qui la cause. Crainte qui n'est au fond qu'une aversion & une haine contre Dieu. Car ces Esprits lâches qui ne le craignent qu'à cause de ses fleaux & de ses verges, voudroient qu'il n'y eût point de Dieu; & l'on a eu raison de dire que celui qu'on craint de cette maniere, on souhaiteroit qu'il fût peri. C'est là cette crainte que St. Paul disoit n'avoir plus de lieu dans ceux qui se conduisent par l'Esprit de l'Evangile; parce que Dieu sous la bienheureuse œconomie de son Fils montrant aux hommes toutes les tendresses de sa misericorde & de son amour, ne doit plus les es-

frayer ;

*Chap.*  
*2: 19.*

frayer ; il ne leur est plus formidable ; il ne leur paroît plus comme un Juge pour les condamner , mais comme un pere pour leur pardonner leurs fautes. C'étoit la Loi qui par ses menaces terribles alarmoit les consciences ; la frayeur étoit son partage , parce qu'elle ne parloit que de maudire ceux qui transgresseroient la moindre de ses ordonnances ; d'où vient que Moïse même qui la donna , en fut si troublé , si intimidé sur le Sinai , qu'il s'écria dans l'agitation de son esprit , *Je suis épouvanté & en tremble tout.*

*Hebr. 12*

Le celebre Bernard de Clervaux parlant de cette sorte de crainte qui regarde les peines & les châtimens , remarque qu'on l'appeloit *la crainte nocturne* , parce , dit-il , que dans l'Écriture la nuit designe souvent les adversitez & les miseres ; & il en allegue encore

21.

*Sup. Cant. Serm.*

33.

quelque autre raison. Mais on pourroit peut-être encore mieux la nommer ainsi , parce qu'elle regnoit principalement sous la dispensation de la Loi , qui étoit une vraie nuit , un temps d'ombres & d'obscurité , où les hommes étoient tremblans : car ceux qui marchent dans les tenebres s'effrayent aisément , & sur tout si le tonnerre vient à éclater sur leurs têtes durant l'horrible noirceur des tenebres , ils rendent presque l'ame de peur. Ainsi durant la nuit de la Loi les esprits étant dans une grande obscurité , & les foudres de la Justice divine s'y faisant ouïr avec un bruit effroyable , il ne se pouvoit

qu'on ne frémît parmi les denonciations de la colere du Ciel. Mais dans ce beau jour de la grace, que l'Evangile fait luire à nos yeux, la Justice ayant fait place à la misericorde, la sévérité à l'indulgence, le tonnerre des maledictions aux doux rayons de la bonté paternelle; la crainte servile a dû cesser, pour ne laisser plus dans les cœurs que la crainte filiale, qui nous fait craindre Dieu par un principe d'amour; non parce qu'il peut ou nous perdre ou nous punir, mais parce que nous avons pour lui une affection sincère, un zèle ardent, une reverence profonde, & que l'outrage qu'on lui peut faire nous donne la dernière horreur.

St. Augustin appelle ordinairement cette salutaire crainte *la crainte chaste*; parce qu'elle ressemble à celle d'une pudique & fidele épouse: & ce St. Docteur explique la chose par la comparaison de deux femmes, l'une adultere & debauchée, l'autre sage & vertueuse. Toutes deux, dit-il, craignent leur mari, Mais l'adultere craint la presence; & la chaste craint l'absence de son époux. L'une apprehende qu'il ne demeure auprès d'elle, & l'autre qu'il ne s'en éloigne: ou si le mari est absent, l'adultere craint qu'il ne vienne, & la chaste qu'il ne tarde. Il en est justement de même de ces deux sortes de craintes dont les ames sont touchées. Car par la fausse & la vicieuse, les hommes craignent la presence de Dieu; ils apprehendent qu'il

*In Psal.*  
127.

qu'il ne les regarde & ne les éclaire de trop près; leurs inclinations les portant au mal, ils voudroient bien n'être pas sous les yeux & sous la main d'un Dieu dont la vengeance les épouvante. Mais par la crainte chaste les bonnes âmes craignent l'éloignement d'un Dieu dont la présence fait leurs plus chères délices. Elles appréhendent d'être privées de ses doux regards, de ne l'avoir plus auprès d'elles, & pour me servir des termes de St. Augustin, *de perdre les embrassemens de* <sup>Ibid.</sup> cet aimable & divin Epoux. Cela veut dire que la crainte des uns vient de l'appréhension de sa justice: mais que celle des autres vient de l'amour de sa sainteté. Car on a dit fort <sup>Res est</sup> véritablement, que l'amour est une chose <sup>soliciti</sup> pleine de crainte, & d'une crainte accompa- <sup>plena ti-</sup> gnée de beaucoup de soin. Quand on aime <sup>moris</sup> fortement, on est dans une continuelle ap- <sup>amor.</sup> préhension de déplaire, dût-on n'en recevoir jamais d'autre châtement que d'avoir déplû.

Cette genereuse crainte s'a juste si bien avec l'Évangile & avec son Esprit d'adoption, que même elle s'est trouvée dans J. CHRIST, l'auteur de l'Évangile, le propre & essentiel Fils de Dieu, celui par qui nous recevons l'adoption des enfans. Car le Prophete Esaïe avoit prédit que *l'Esprit de la crainte de l'Éternel reposerait sur lui.* Ce Fils adorable ne servoit pas son Pere par aucune frayeur qu'il eût de ses jugemens & de ses vengeances, puis qu'il ne pouvoit attendre de lui

G 2

que

que des effets de sa dilection paternelle. Cependant il avoit sa crainte, selon l'oracle du Ciel. C'étoit donc une crainte d'amour qui le remplissoit d'une extrême veneration envers son Pere, pour lui temoigner en toutes choses une soumission parfaite, & un grand soin de lui plaire. Telle est la crainte que St. Pierre nous recommande; une crainte comme celle de J E S U S - C H R I S T, nôtre Chef; une crainte de fils; une crainte amoureuse & pleine de zèle; un amour respectueux; une sainte inquietude de servir Dieu, de le contenter, & de nous rendre agreable à ses yeux; une crainte qui nous fait être actifs à la pieté, vigilans à nôtre salut, circonspects & reglez dans nôtre conduite, assidus dans la priere, attachez à nôtre devoir, toujours dans le regret de n'en avoir pas assez fait, & dans l'envie de mieux faire.

Un sentiment si juste & si raisonnable se forme en nous par la consideration des vertus de Dieu, de ces grandes & admirables vertus qui reluisent dans son essence infinie. Car il est impossible d'y penser, sans être touché d'une crainte & d'un respect qui nous le fasse adorer dans une profonde humilité. Si vous le considerez comme saint, les bienheureux de l'Eglise triomphante vous apprendront à lui dire, *Seigneur, qui ne te craindra, & qui ne glorifiera ton nom, car toi seul es saint?* Si vous le regardez comme juste, nôtre St. Pierre vous en fera tirer cette leçon, qu'en

*Apocal.*  
15: 4

qu'en invoquant pour pere celui qui sans avoir <sup>1 Pier.</sup> égard à l'apparence des personnes juge selon <sup>1: 17.</sup> l'œuvre de chacun, nous devons vivre en crainte durant le tems de nôtre séjour temporel. Si vous le concevez comme misericordieux, David vous assurera qu'il y a pardon <sup>Ps. 130:</sup> par devers lui, afin qu'il soit craint; rien est <sup>4</sup> effectivement ne nous portant davantage à le craindre que sa grace: parce que si le pecheur n'en avoit plus aucune esperance, il ne se resoudroit jamais à servir un Dieu dont il n'attendroit que de la haine; il s'abandonneroit tout-à-fait au desespoir; il ne regarderoit plus Dieu que comme un ennemi; & dans cette vuë, il ne s'occuperoit plus qu'à le blasphemer, à le maudire & à l'outrager, comme les Demons. Si enfin vous vous representez Dieu comme grand, comme tout-puissant, comme le maître des hommes & des Anges, & le Monarque de l'Univers, Jeremie ravi de son adorable immensité, vous mettra ces paroles dans la bouche, *O Roi des nations, qui ne te craindroit, car cela t'appartient? Tu es grand. & ton nom est grand en force.* <sup>Chap. 10: 6. 7.</sup>

C'est par ces divers sujets d'estime, d'admiration, de reconnoissance, d'ambour, de respect & d'abaissement que se forme en nous cette vraie crainte, qui est un heureux composé de toutes ces choses, & qui dans l'Ecriture signifie toute la pieté, toute la Religion, tout le service divin. Aussi faut-il recon-

*Arist.  
Ethic.  
8: 9.*

*Esai. 11:  
2.*

noître qu'on ne sauroit trouver de terme plus propre à exprimer la disposition de l'homme envers Dieu, que celui de craindre. Le mot d'aimer ne semble pas assez respectueux ni assez soumis, il ne marque pas assez la différence infinie qui est entre Dieu & nous pauvres & misérables creatures. C'est un terme de familiarité qui égale en quelque sorte les personnes; jusques-là que le Philosophe remarquoit autrefois qu'à parler proprement, on ne peut dire qu'il y ait d'amitié entre les sujets & les Rois, à cause de la trop grande inégalité de leurs conditions. L'amour est pour les égaux; la crainte & la reverence pour les supérieurs, & ce seroit une vanité condamnable à un sujet, de se dire l'ami de son Prince, parce que ce ne seroit pas le traiter avec assez de respect, ce seroit en quelque maniere, ou l'abattre de son trône, ou y monter insolémment pour se mettre dans l'égalité avec lui. Si bien que la disproportion étant immense entre Dieu & l'homme, entre sa Majesté & nôtre bassesse, la crainte designe mieux la nature de nôtre devoir envers lui, que l'amour. C'est pourquoi au langage du St. Esprit un homme craignant Dieu, c'est un homme religieux & devout: & ce que le Prophete avoit nommé *l'Esprit de la crainte de l'Eternel*; les Grecs & les Latins en traduisant ces paroles, l'appellent *l'Esprit de pieté*; ce qui fait voir que dans le style des Hébreux dont la langue est extrême-

trêmement sage & pleine de sens, la crainte de Dieu & la véritable piété ne sont qu'une même chose. De là vient que pour représenter une personne abandonnée à toute sorte de vices, le Roi Prophète dit que *la crainte de Dieu n'est point devant ses yeux*. Ps. 36: 2.

En effet sans cette crainte un homme est comme un cheval échappé, qui court sans frein & sans retenue par tout où son impétuosité le pousse: comme un lion déchainé, qui s'élançe à corps perdu sur tout ce qui peut irriter ou sa faim ou sa fureur: comme un torrent débordé qui a rompu ses digues, & que rien n'empêche plus de faire les dégâts & les ravages. Au lieu qu'un homme conduit & gouverné par cette bienheureuse crainte, est comme un fleuve doux & tranquille qui coule paisiblement dans son lit, qui se contient dans ses bornes, qui ne fait que du bien dans tous les lieux où il passe, & qui se va décharger sans bruit & sans violence dans le sein de l'Océan. Il ressemble encore aux astres qui ne s'écartent jamais de leur route, & qui suivent constamment la ligne que la sage main du Créateur leur a marquée dans le ciel. Il n'y a point de bonne qualité dont un tel homme ne reuise, & dont la crainte de Dieu ne l'orne & ne l'embellisse, car c'est la vertu des vertus; elle les unit toutes dans elle-même, ou plutôt elle n'en fait qu'une vertu qui nous donne de l'humilité dans nos sentiments, de la vérité dans nos paroles, de

la fidélité dans nos promesses, de la sobriété dans nos repas, de la chasteté & de l'innocence dans nos desirs, de l'intégrité dans nos affaires, de l'ardeur dans notre zèle, de la dévotion dans notre culte, de la fermeté dans notre créance, de la probité enfin & de la sainteté dans toute l'étendue de notre conversation & de notre vie.

Craignez Dieu, voilà en un mot tout l'art de bien vivre, tout le secret de la piété. Voilà de quoi faire un homme de bien, un vrai juste, une ame propre pour le Ciel. Il n'en faut pas davantage. Les grands traités de Morale, ni les gros livres de Théologie, ni les subtiles & curieuses recherches sur le Cas de conscience, ne sont point nécessaires pour former une bonne ame. Il ne faut qu'une parole, Craignez Dieu, & si nous n'étions pas obligés à d'autres devoirs qu'à ceux qui regardent le salut, je m'arrêteroïis à ce mot. Je me contenterois de vous recommander la crainte de Dieu, & je vous dirois

*Ecol. 12:*

15.

avec Salomon, que *c'est là le tout de l'homme.* Mais nous ne sommes pas nez seulement & uniquement pour le Ciel: nous devons une partie de nos égards à la Terre. Nous n'avons pas seulement à soutenir la qualité de Chrétiens & de Fidèles: mais aussi celles de citoyens, de sujets, de membres de l'Etat. Si le Royaume des cieux a ses droits sur nous, les Royaumes du monde ont aussi les leurs; & si nous devons rendre à Dieu les cho-



nité qui contient éminemment en soi toutes les perfections des creatures, se remarque avec éclat dans leur dignité Royale, qui renferme en elle-même toutes les charges de leurs Etats. Car un Roi est General dans ses Armées, Juge dans ses Tribunaux, President dans ses Parlemens, Magistrat dans ses Villes, Gouverneur dans ses Provinces, Maître & Père dans toutes les familles de son obéissance. Il est tout lui seul; & l'on peut dire que les Officiers de son Royaume ne sont que ses yeux, ses oreilles, ses mains & ses bras qui agissent pour lui & par lui, & qui sont animez de son esprit. Comme donc l'amour de Dieu tire nécessairement à sa suite l'amour du prochain, parce que le prochain est l'image de Dieu; aussi la crainte du souverain Monarque du monde, doit produire celle du Roi, parce que le Roi est la plus glorieuse & la plus brillante image de ce premier Dominateur de toute la terre. Craignez Dieu, honorez le Roi.

Certainement, Mes Prêtres, toute Puissance légitimement établie est digne d'honneur & de respect. Mais entre toutes les Puissances qui sont dans le monde, la Royale est sans contredit celle qui en mérite davantage, puis que c'est la plus noble, la plus majestueuse, la plus accomplie. La nature même semble la rendre la plus recommandable par son exemple. Car sans parler de cette Royauté qu'on dit qu'elle a établie entre des crea-

tures

tures innocentes qui se gouvernent par un pur instinct ; on voit de plus que cette sage & prudente mere a aimé dans ses ouvrages le gouvernement d'un seul. Les corps n'ont qu'une tête qui préside sur tous les membres, & qui les conduit dans ses divers mouvemens. Les cieus n'ont qu'un soleil qui les éclaire & qui dispense la lumière à tous les astres ; & bien qu'un jeune Monarque emporté par une ambition excessive, ait abusé autrefois de cette comparaison en soutenant, que comme il n'y a qu'un soleil dans le ciel, il ne doit aussi y avoir qu'un Roi sur toute la terre : on en peut néanmoins très-bien inferer que chaque Etat qui fait comme un monde à part, ne doit avoir qu'un Souverain. S'il y en a plusieurs comme dans les Républiques, il en est comme de ces soleils apparens qui se forment quelquefois dans l'air, & qui trompent la vue par une illusion surprenante. Ils ont bien quelque image, quelque ressemblance du soleil ; mais ils n'en ont ni la chaleur, ni la force, ni les rayons, ni la durée. Ce ne sont que des portraits passagers, & des nuages éclatans qui s'évanouissent après avoir un peu abusé les yeux. Ainsi ces gouvernemens où plusieurs partagent la suprême & la dernière puissance, ne sont proprement que des nuages, que des ombres ; que des apparences de Souveraineté qui n'ont ni la splendeur, ni la vigueur, ni la fermeté des Monarchies. Ils se dissipent beaucoup plus facilement. Car  
les

les Etats où plusieurs commandent ne sont pas si propres à se maintenir. Comme ils ressemblerent à ces corps qui ont le malheur de naître avec plus d'une tête, aussi sont-ils sujets à leur destinée. Ces corps irreguliers vivent peu, & le jour de leur mort n'est jamais fort éloigné de celui de leur naissance. Plusieurs maîtres ont bien de la peine à compatir dans une maison; comment pourroient-ils se souffrir dans un même throné ou dans une même autorité souveraine? L'envie qui les ronge, l'ambition qui les pique, l'intérêt qui les divise, les contestations qui les échauffent & les aigrissent les uns contre les autres, n'ont-elles pas bientôt des suites terribles? Et que peut-il arriver de leurs dissentimens qu'une ruine inevitable? Car dans une assemblée de plusieurs quand les avis sont partages ou differens, si chacun s'opiniâtre à soutenir le sien sans en demordre, & qu'il n'y ait personne au dessus des autres pour decider avec une autorité absoluë, ne faudra-t-il pas de necessité que ces dissentimens éclatent en des guerres furieuses qui demembreront l'Etat, & le déchireront miserablement? De même que quand un chariot est traîné par plusieurs chevaux également forts, s'ils viennent à tirer l'un contre l'autre, & à se cabrer chacun contre son compagnon, il est infallible que ce chariot après avoir résisté quelque temps à leurs efforts, sera brisé & s'en ira tout en pieces. Enfin l'avantage  
de

de la Royauté paroît manifestement dans la gloire qu'elle a d'être de tous les Gouvernemens celui qui ressemble davantage à l'empire de Dieu. Un Monarque dans son Royaume est la vraie image de ce grand Dieu qui préside dans le monde. Comme Dieu il n'a ni supérieur ni égal. Lui seul est plus grand que tous. Il rassemble en sa personne toute la majesté de l'État. Il dispose seul universellement de toutes choses. Il juge de tout sans pouvoir être jugé de personne; il remue tout sans se remuer; il est par tout sans sortir de son cabinet; il ressemble à cet Ange de l'Apocalypse qui n'étoit pas un Ange créé, mais l'Ange Createur, le Fils éternel de Dieu; car on peut dire que comme lui il a un pié sur la terre, & l'autre sur la mer. Il tient dans ses mains la vie & la mort. Il <sup>Apoc. 10.</sup> peut tout faire d'une parole dans son État; il y anime tout d'un regard; il y peut tout renverser & tout détruire d'un souffle. C'est en un mot comme un Dieu en autorité & en pouvoir, moindre que Dieu seul, dit Tertulien, au dessus de tous les hommes. Quel honneur ne merite point une personne si auguste & si admirable, en qui la Divinité se rend présente & visible?

Aussi tous les peuples ont conçu quelque chose de divin dans les Rois qui leur ont paru au dessus de la condition humaine. Les Payens rapportoient leur naissance & leur nourriture à leur Jupiter.

me

*Pf. 82:*  
6.

me les appelle *les enfans du Souverain*. Et certes il y a tout sujet de croire que cet Esprit éternel qui par une Providence générale agit dans la production de tous les hommes, se déploie d'une façon particulière dans ces illustres & importantes naissances qui doivent donner des Maîtres aux peuples, & des Souverains aux Etats. David disoit à Dieu dans

*Pf. 119.*  
73.

le Pseaume, *Tes mains m'ont fait & façonné* : & ce n'étoit pas simplement en qualité d'homme qu'il faisoit cette juste reconnoissance, mais c'étoit principalement en qualité de Roi ; parce que la main de Dieu qui ne travaille jamais plus noblement que dans la formation d'un grand Prince, étoit celle qui l'avoit rendu propre à tenir ce haut rang où il se voyoit élevé. C'étoit elle qui lui avoit donné ce corps vigoureux, ce bras robuste qui brisoit un arc d'acier, cet air agreable qui charmoit tout le monde, ce courage heroïque, & cette vaillance prodigieuse qui affrontoit les geans, cette vertu digne de la Couronne d'Israël & de l'Empire même de toute la terre. *Tes mains donc, dit-il, ô Seigneur, m'ont formé*, parce que d'autres mains que les tiennes n'auroient pu me faire tel que je suis, & qu'un Roi est l'ouvrage particulier d'un Dieu.

Peut-on s'empêcher ici de porter sa pensée sur nôtre incomparable Monarque, puis que le titre de Dieu-donné nous oblige à reconnoître qu'une main toute puissante est inter-

tervenuë dans sa formation. La nature seule étoit trop foible pour un si grand & si merveilleux ouvrage. Vingt-deux années de stérilité qui avoient précédé sa conception, ôtent évidemment à la nature la gloire de sa naissance. Une force au dessus de toutes les causes secondes a produit un Prince si extraordinaire; & les qualitez qu'il possède en sont une preuve incontestable. Ce grand air, ce grand sens, cette force d'esprit, cette hauteur d'ame, cette sublimité de pensées, cette justesse de langage, ces lumieres, ces vertus qui le font admirer de toute la terre, ne sont-ce pas des dons du Ciel, & des avantages qui temoignent clairement la merveille de son origine? Puis donc que les Rois viennent si particulièrement de Dieu, n'est-il pas vrai qu'on ne peut sans renoncer à sa crainte, manquer à l'honneur qu'on doit à ces glorieux Princes en qui l'empreinte de la Divinité est si remarquable? Craignez Dieu, honorez le Roi.

Ce n'est pas pourtant que ces deux devoirs soient égaux, qu'ils soient de même nature, & que pour être joints dans une même ligne, ils doivent aller du pair. Car Dieu est le maître, & les Rois ne sont que les serviteurs qui flechissent le genou devant lui, avec plus de soumission que les hommes ne le flechissent devant eux. Dieu est le Souverain; & les Rois à son égard ne sont que les Lieutenans qui gouvernent & qui domi-  
nent

ment sous lui. Dieu a son trône au dessus du soleil & des étoiles ; & les Rois n'ont le leur établi que dans la poudre de la terre. Dieu est immortel ; & les Rois sont sujets à l'empire de la mort. Ni l'éclat de leur couronne, ni la force de leurs armes, ni la multitude de leurs gardes, ni toute la gloire & la grandeur qui les environne, ne les exemptent point de la nécessité de payer comme les autres le tribut à la nature : *Vous êtes Dieux, toutefois vous mourrez comme les hommes,* leur dit celui qui les a faits, & qui les peut defaire en un moment. Enfin Dieu est mille fois plus élevé au dessus des Rois, que les Rois ne le sont au dessus des moindres de leurs sujets. Car les Rois & leurs sujets ont tous une même chair & un même sang, une même humanité qui dans les uns & dans les autres a les mêmes principes & les mêmes propriétés de son être. Mais Dieu est d'une nature toute différente de celle des Rois. L'un est infini, & les autres sont bornez. L'un est éternel ; & les autres reconnoissent la loi du tems qui commence & finit leur vie dans un petit nombre d'années. L'un est tout-puissant ; & les autres ont leur pouvoir limité, & l'on voit que leur naissance semblable à la nôtre les assujettit à des infirmités inevitables. L'un est absolument indépendant ; & les autres relevent toujours de sa haute & insurmontable puissance. L'un est Dieu ; & les autres dans toute leur élévation sont

2f. 8a :

7.

sont hommes: Dieu donc doit être honoré, mais d'un honneur religieux qui reponde à la grandeur éternelle & infinie de sa Majesté, Les Rois doivent être honorez, mais d'un honneur civil qui convienne à leur nature humaine & mortelle. Et si ces deux autorités viennent à se trouver opposées, s'il se rencontre que le service de Dieu & les ordres des Rois soient incompatibles, alors il n'y a point à hesiter sur le parti qu'il faut prendre. Dieu en ce cas doit être servi au préjudice de tous les Monarques du monde. Car de deux Puissances, l'une souveraine, l'autre subalterne, la premiere doit toujours être preferée. Et la regle des Apôtres est infallible, qu'il faut plutôt obeir à Dieu <sup>Act. 5.</sup> qu'aux hommes. <sup>29.</sup> Mais aussi hors la Religion, hors le service divin, & la pieté, il n'y a rien où les Rois ne doivent recevoir une entiere obeissance. Car si St. Paul veut que les enfans obeissent en toutes choses à <sup>Coloss. 3.</sup> leurs peres, <sup>20.</sup> auroit-on moins de deference pour ces peres de la patrie, que tous leurs sujets doivent considerer avec un esprit de vrais enfans, avec une disposition toute filiale? Si ce même Apôtre ordonne aux serviteurs de se rendre complaisans en toutes choses à <sup>Ti. 2.</sup> leurs maitres, auroit-on moins de complaisance pour ces grands & illustres Maitres qui voyent autant de serviteurs, qu'il y a de personnes dans leurs Etats? Il faut donc en craignant Dieu, honorer le Roi.

Cet honneur qu'on doit aux Princes consiste principalement en trois choses; dans le respect qu'on leur porte; dans l'obéissance qu'on leur rend, & dans les prières qu'on fait pour leur personne sacrée. Quel respect ne doit-on point à ces augustes Souverains qui sont les Maîtres du monde? Les Payens les adoroient comme leurs Dieux: les Perses les vénéroient comme le Soleil qui étoit leur Divinité suprême: les Romains leur bâtissoient des temples, leur consacroient des autels, & leur presentoient des sacrifices. Véritablement ces honneurs étoient excessifs & passoient les bornes; ils étoient injurieux à la Majesté divine, qui proteste de ne point donner sa gloire à d'autres. Mais toujours en doit-on inferer que les Rois par un commun sentiment de tous les peuples, méritent les plus grands hommages. Nos cœurs n'en doivent rien penser qui ne soit dans les termes de la reverence. Car ne dis point de mal du Roi, non pas même dans sa pensée. Nos bouches n'en doivent jamais parler qu'avec estime. S'ils ont des défauts, nous sommes obligés de les cacher sous le voile d'un silence respectueux. S'ils ont des vertus, nous devons prendre plaisir à les célébrer; comme ces femmes Israélites qui s'entrependoient dans leurs chansons, *Saul en a tué mille & David dix mille.* Et quand nous paroissions devant ces grands Princes, toutes nos paroles leur doivent marquer l'humilité

Esaj. 42.  
8.

Eccles.  
10: 20.

1 Sam.  
18: 7.

milité & la vénération de nos cœurs. L'on en voit un parfait modèle dans la harangue que la sage Tekoïte fit au Roi David; car elle y a laissé à tous les siècles l'exemple achevé d'une modestie aussi bien que d'une adresse admirable; & il ne s'en peut une plus belle preuve que ces termes qui finirent son discours: *Le Roi mon Seigneur est comme un Ange de Dieu pour ouïr le bien & le mal. Le Roi mon Seigneur est sage comme un Ange de Dieu pour savoir tout ce qui est sur la terre;* Que maudites soient ces bouches infames qui médissent insolentement des Puissances; qui selon la plainte de St. Jude *meprirent la domination, & blâment les dignitez.* Bêtes brutes, comme parle ce St. Apôtre, qui n'épargnent pas ce qu'il y a de plus sacré dans le monde, & qui repandent leur venin jusques sur les diadèmes; comme ces vilains limaçons qui jettent leur écume sur les couronnes impériales & sur la pourpre des roses, aussi bien que sur les plus viles herbes des prairies! Dieu veuille vous arracher, langues infernales! votre crime indubitablement ne demeurera point impuni; & quand vous ne verriez point de témoins qui vous parussent capables de le reveler, le ciel en sauroit bien susciter contre toute les apparences. Car l'Esprit de Dieu nous assure par la plume de Salomon, que si l'on medit du Roi & des Grands, fût-ce même dans le secret des chambres les mieux fermées, les oiseaux en porteroient

2 Sam.  
14: 17.  
20.

Jude 8.

Ecl. 10:

plu- 20.

plutôt les nouvelles, que la chose demeurât inconnue. Nos langues qui sont les organes de la gloire de Dieu, le doivent être aussi de l'honneur du Roi. Nous ne lui sommes pas moins tributaires de nos paroles que de nos biens; & si c'est un blasphème de prendre le nom de l'Eternel en vain, c'est une impiété de prononcer irreveremment celui de son Prince.

Au respect envers le Souverain, il faut joindre l'obéissance pour le servir avec ardeur, observer ponctuellement ses Edits, exécuter fidelement ses ordres, lui payer exactement les tributs, n'épargner ni nos biens ni notre sang pour aller par tout où ses intérêts nous appellent, n'entreprendre jamais de choquer ses volontez dans les choses temporelles. Car comme le disoit fort bien le Romain, Dieu a donné au Prince le souverain pouvoir de juger & d'ordonner comme il lui plaît, & il n'a laissé aux sujets que la gloire de l'obéissance. Rien ne nous en peut exempter, non pas même la rigueur de ceux qui commandent. Car si St. Pierre immédiatement après notre texte veut que les serviteurs soient soumis à leurs maîtres, non seulement à ceux qui sont bons & équitables, mais même aux rudes & aux fâcheux; combien plus doit-on obéir aux Rois qui sont les Maîtres des maîtres, quelle que puisse être leur humeur ou leur manière d'agir. Cette obéissance pour être dans les règles de la parole

*Tacit.*  
L. 6.

role de Dieu, doit être non forcée & rendue à regret, mais entièrement volontaire. Elle doit venir du cœur, comme faisant une partie de la probité & de la vertu. Car c'est la doctrine de St. Paul, qu'il faut s'assujettir aux Princes non seulement par la crainte de leur colere, mais principalement par le motif de la conscience. Ce n'est pas seulement l'épée dont ils sont armez pour la punition des rebelles : ce ne sont pas seulement les troupes nombreuses & terribles qui composent leurs armées : ce ne sont pas non plus les rouës, les gibbets & les échaffauts où l'on fait porter aux criminels de leze-Majesté les peines de leurs attentats, qui nous doivent rendre obeïssans à nos Souverains : c'est nôtre conscience qui nous dicte que pour être gens de bien, il faut se soumettre humblement à l'ordre de Dieu, il faut respecter son caractere qui reluit dans les Potentats, il faut reverer son onction qui consacre leur personne, & qui rend leur dignité venerable. Aussi nôtre saint Apôtre enjoint aux fideles de se rendre sujets aux Puissances *pour l'amour* <sup>1 Pier.</sup> *de Dieu.* Car puis que c'est lui qui leur <sup>2: 13.</sup> donne leur autorité, & qui les établit dans le thrône ; leur être rebelle, ne seroit-ce pas l'être à Dieu lui-même qui leur a mis son pouvoir entre les mains ? *Que toute personne, dit là-dessus le Docteur des nations, soit soumise aux Puissances superieures. Car il* <sup>Rom. 13:</sup> *n'y a point de Puissance qui ne soit de Dieu,* <sup>1. 2.</sup>

*& qui résiste à la Puissance, résiste à l'ordonnance de Dieu.* C'est ce qui a obligé St. Pierre à mettre dans un même précepte la crainte de Dieu, & l'honneur qui est dû au Roi; parce que l'une est une suite de l'autre, & qu'il est impossible de craindre ou de servir sincèrement le premier, sans venerer le second, par une conséquence que la Religion & la raison rendent également infaillible. Car puis que Dieu met le sceptre dans la main des Rois, il faut nécessairement honorer les Rois qui reçoivent leur sceptre de la main de Dieu. C'étoit le raisonnement de Tertulien: Nous reverons, disoit-il, dans les Empereurs, l'arrêt & l'ordre de Dieu qui les a établis sur les peuples. Nous savons qu'ils sont ce que Dieu a voulu qu'ils soient: nous voulons ce qu'il a voulu, nous souhaitons qu'il les conserve; & c'étoit dans cette pensée qu'il soutenoit que l'Empereur étoit beaucoup plus aux Chrétiens qu'aux autres, comme étant établi par le Dieu des Chrétiens.

*Apolog.*  
*chap. 32.*  
33.

Enfin la prière pour les Rois est comprise dans l'honneur qui leur appartient. Car c'est un des droits des Seigneurs, & une des marques de l'hommage qui leur est dû, que d'être nommez publiquement dans les prières de leurs vassaux. C'est pourquoy St. Paul qui est si exact sur ce sujet, veut expressément qu'on fasse des prières, des supplications & des actions de grâces pour les Rois, & pour tous ceux qui sont constituez en dignité.

1 Tim. 2  
1. 2

*gnité.* Le même Tertullien que nous venons de citer, nous enseigne bien que les premiers Chrétiens étoient extrêmement soigneux de rendre cet honneur aux Empereurs. *Nous prions pour eux tous, dit-il, que Dieu leur donne une vie longue, un Empire sûr & tranquille, une maison inébranlable, des armées courageuses & puissantes, un Senat fidèle, un bon peuple, un monde paisible, & tout ce qui peut entrer dans les vœux d'un homme & d'un Empereur.* De vrai, Mes Freres, quand ce sont des Princes excellens que Dieu donne en son amour, fauroit-on faire assez de prieres pour en obtenir la conservation; puis que ce sont des sources publiques & fécondes de toutes sortes de biens; des astres benins dont les aspects favorables & les salutaires influences animent, vivifient & rejouissent toutes choses. Ce sont les Anges visibles de leurs Etats, les peres & les pasteurs de leurs peuples. Leur thronne est un thronne de grace; leur sceptre est un sceptre d'or; leur Cour est le temple de l'honneur & de la vertu; & sous eux la terre est toute decoulante de lait & de miel, c'est-à-dire, de douceurs & de delices. Que si ce sont des Princes d'une autre trempe & d'un autre esprit; il ne faut pas laisser de prier pour eux. Il faut solliciter sans cesse par des vœux ardens celui qui tient les cœurs des Rois dans sa main, pour lui demander qu'il lui plaise leur donner ce vrai esprit de Prince que Da-

vid souhaitoit dans les sentimens de sa repentance; qu'il fasse en eux un exemple illustre de la puissance de sa grace, & qu'il leur inspire des inclinations dignes de leur caractère, afin que leur sceptre soit un sceptre de justice, & que la vertu soit le soubassement de leur thône.

Pour tout comprendre en peu de mots, l'honneur dû aux Souverains s'étend à tout ce qu'on peut s'imaginer d'estime, d'affection, de soumission & de service; rien n'y pouvant légitimement mettre de bornes que le seul intérêt du culte de Dieu, & de sa vérité celeste. Dans tout le reste la considération du Prince doit l'emporter. Et si autrefois les Romains dans leur serment militaire juroient de preferer le salut de leur Empereur à toutes les choses du monde; nous devons aussi protester saintement devant Dieu & devant les hommes, de n'avoir rien en la terre de plus précieux que la vie & le bonheur de nos Rois. On peut même leur appliquer la maxime que le Fils de Dieu pose à l'égard de sa personne, en gardant néanmoins les proportions, que quiconque aime pere ou mere, fils ou filles plus qu'eux, n'est pas digne d'eux, & n'a pas les sentimens qu'il doit avoir de la grandeur de leur Majesté, & des obligations qui nous y attachent.

Voilà, Mes Freres, quel est cet honneur que St. Pierre entend, & que tous les Auteurs sacrez nous enseignent avec tant de soin.

soin. Car après le service de Dieu, il n'y a rien que le Loi & l'Évangile recommandent plus fortement que celui des Rois. Aussi nos Eglises qui s'attachent à l'Écriture comme à la regle parfaite de leur foi, l'ont toujours suivie fort religieusement sur cet article; & nous pouvons bien nous vanter sans crainte d'être dementis, que nôtre croyance en ce point est irréprochable. Car nous conservons l'honneur de la Royauté dans tout son éclat, dans toute sa force, dans toute son étendue, & nous le portons jusqu'où il peut jamais aller. Nous croyons que nos Rois ne connoissent rien au dessus d'eux dans le monde que Dieu; qu'ils ne tiennent leurs couronnes que de ce premier & éternel Roi des Rois; qu'elle ne leur peut être ôtée que par lui seul; qu'ils ne sont responsables de leurs actions à personne en la terre; que leurs sujets ne peuvent être deliez par qui que ce soit de la fidelité qu'ils leur ont jurée; que toute ame sans distinction leur est sujette; & que tous ceux qui vivent dans leurs États, de quelque ordre qu'ils puissent être, leur doivent une égale obeissance. C'est là une doctrine que nos peres nous ont laissée; que nous laisserons à nos enfans après nous, & que nous soutiendrons toujours encore plus par nos actions que par nos paroles. Nous ferons voir par nôtre conduite, que nous vivons dans une communion qui nous enseigne à honorer véritablement les Rois; & si ja-

*Terrill.  
Apolog.  
cap. 37.*

mais il se trouvoit des gens assez ennemis du ciel pour manquer à un devoir si legitime; nous ne manquerions pas à nous conserver la gloire que les premiers Chretiens se donnoient, en disant par la bouche d'un de leurs plus fameux Auteurs, *D'où sont sortis ceux qui ont assiege l'Empereur? D'où ceux qui ont eu l'audace d'entrer en armes dans le Palais? D'où sont venus les Cassies, les Nigers, & les Albins? D'où ceux qui se sont exercez parmi les Athletes pour se rendre capables de faire un mechant coup?* Nous esperons qu'il ne se trouvera jamais de gens assez malheureux pour suivre les traces de ces anciens ennemis de l'ordre & du bonheur de la terre. Nous detesterons toujours leurs execrables desseins, comme l'Enfer même d'où ils naissent; & nous ne separerons jamais dans nos cœurs Dieu & le Roi.

Que nous sommes heureux, Mes Freres, de vivre sous un Prince pour le service duquel nôtre inclination s'accorde si agreablement avec nôtre devoir, & en qui nous trouvons dans un degre éminent tout ce qui peut obliger à honorer les Monarques. Car c'est un Heros; mais un Heros du premier ordre; dans la paix, dans la guerre, dans le cabinet, dans toutes les qualitez qui font les grands hommes, & les grands Princes. Sage & judicieux dans le conseil; penetrant & clairvoyant dans les affaires; infatigable dans le travail; invincible dans les combats; fa-  
vant

vant dans tous les beaux arts ; agissant par lui-même en toutes choses ; joignant en sa personne la vaillance des plus fameux Capitaines, le bonheur des plus celebres Conquerans, la prudence des plus consommés Politiques, la suffisance des plus grands maîtres dans chaque profession digne de lui. C'est un Roi en un mot, un Roi moins par sa naissance, moins par son sacre & par sa couronne, que Dan. 6: par ses vertus. *O Roi vivez éternellement !* <sup>21.</sup>  
Vivez à jamais, ô grand Roi, couvert de gloire, comblé de bonheur, aimé ou craint de toute la terre !

Daniel parlant à Darius lui disoit ; *l'innocence s'est trouvée de mon côté, & devant* Chap. 6: 22.  
*vous, ô Roi, je n'ai commis aucune lâcheté.* Grand Prince, dont nous reverons le sceptre aujourd'hui, nous pouvons bien vous tenir le même langage. Assûrément nôtre innocence est entiere à l'égard de l'honneur & de la fidelité que tous vos sujets vous doivent. Assûrément nous n'avons point commis & ne commettrons jamais de lâcheté envers vous. Nôtre Religion, nôtre amour, & nôtre devoir nous en rendront toujours incapables. Vous nous êtes plus cher que nôtre sang & nôtre vie, & nous ferons gloire de les perdre pour vôtre service. Dieu nous est témoin que si nous souhaitons le repos de nos Eglises, & la conservation de nos temples, c'est afin d'y continuer nos prieres pour vôtre auguste personne, pour la prof-  
perité

perité de vôtre Regne, pour le bien de vôtre Etat, & pour l'immortalité de vôtre gloire.

Mais ne nous distinguons point ici des autres. Confondons nous plutôt avec le reste de nos Compatriotes, puis que nous sommes tous également sujets de cet insigne Monarque, pour nous animer aussi tous également à l'honorer & à le servir, pour nous y porter tous avec la même passion, nous y servir tous mutuellement d'exemple, n'avoir tous ensemble qu'un même cœur pour l'aimer, & une même voix pour le célébrer. Brave & genereuse Noblesse qui vous disposez maintenant à lui temoigner vôtre zèle dans la defence de vôtre Patrie, si les ennemis de l'Etat sont assez temeraires pour vouloir éprouver vôtre courage, soutenez dignement la qualité que vous avez l'honneur de porter. Souvenez vous que vôtre Roi étant le premier Gentilhomme de son Royaume, c'est à vous principalement à marcher sur ses glorieuses traces, & à seconder ses vertus. Ce grand Roi expose tous les jours sa personne même, ô Dieu quelle personne, quelle tête, quel sang! Il l'expose cependant avec une ardeur incroyable dans les occasions les plus perilleuses. Qu'est ce qu'un si grand exemple vous doit inspirer, sinon une resolution pareille à la sienne? & que peut-on attendre de vous sous un si brave & si vaillant Chef, que des actions extraordinaires? Vous êtes la fleur du Royaume, l'honneur de l'Etat, les

rem-

remparts vivans du païs ; vous êtes entre les François, ce que les François sont entre les autres peuples du monde. C'est donc à vous proprement à donner les beaux exemples, & vous ne devez pas manquer à prouver par les effets, que vôtre cœur n'est pas moins noble que vôtre naissance. Signalez vôtre generosité dans cette rencontre. Courez avec alégresse où le service de sa Majesté vous peut appeller : & pendant qu'une partie de vous-mêmes est dans les Campagnes d'honneur à la suite du Roi ou de ses Généraux, pour y moissonner de la gloire ; faites voir que si vous êtes demeurez chez vous, ce n'est pas que vous ayez le cœur moins bien placé que les autres, mais c'est que vous voulez être par tout en état de faire mordre la poudre à vos ennemis. Digne & fidele Bourgeoisie, l'on attend aussi beaucoup de vous dans cette importante occasion ; & vous le pouvez aisément juger par la maniere dont vôtre Prince en use avec vous. Car il vous laisse à vous-mêmes la garde & la defense de vôtre païs. Il s'en repose sur vôtre courage. Il ne vous envoie point de troupes ; ou si vous en voyez quelque peu, ce n'est seulement que pour avoir des temoins de vôtre valeur. Repondez donc à l'opinion avantageuse qu'on a de vôtre merite ; & ne perdez pas la gloire que vos ancêtres vous ont transmise avec leur sang. Car vous savez que vos peres ont toujours fait paroître

tre

tre dans cette ville une fidelité incorruptible, & une vigueur admirable pour le service de leurs Rois. L'Histoire en conserve les monumens avec honneur. Ne degenez pas de cette ancienne vertu, dont l'éclat rejallit encore sur vos personnes après tant d'années. Montrez que vous êtes les vrais enfans de ces fameux citoyens, qui font encore parler d'eux avec éloge si long temps après leur mort. Que l'amour du Roi, que l'amour de la Patrie vous échauffe, vous enflamme, vous embrase tellement, que vous n'ayez plus que cette passion dans le cœur. Que ni depeuse, ni fatigue, ni peril ne soient point capables de refroidir cette belle ardeur. Preparez vous à faire connoître à tout le monde, en cas de besoin, que les Bourgeois d'un Royaume, & d'un Royaume tel que la France, valent bien les meilleurs soldats. Enfin nous tous qui que nous soyons, Gentilshommes, Bourgeois, grands & petits, riches & pauvres, Laiques & Ecclesiastiques, proposons nous de temoigner à l'envi que nous savons honorer le Roi, chacun dans sa condition, dans ses biens & dans son état, lui donnant toutes les marques d'un zèle bouillant, d'un attachement inébranlable & d'une fidelité à toute épreuve.

Et puis que la Prière pour les Rois fait une des principales parties de l'honneur qu'on leur doit rendre, n'oublions jamais à nous acquies de ce devoir envers notre glorieux

rieux Monarque. Prions sans cesse en public & en particulier, dans nos temples & dans nos maisons; prions celui par qui les Rois regnent de conserver une tête si illustre, & si nécessaire au bien de ses peuples. Demandons lui tous les jours qu'il bénisse son Oinct, qu'il le couvre de son bouclier dans les combats, qu'il écarte par son bras puissant tous les perils où la grandeur de son courage le peut exposer, qu'il lui donne les bienheureux Anges pour gardes, & qu'il pose cette gendarmerie céleste à ses côtés, pour lui servir d'escorte en tous lieux. Demandons lui dans la plus grande ferveur de nos ames, qu'il en fasse un exemple accompli de félicité, & que répondant aux sentimens de ses sujets qui lui donnent avec justice le titre de GRAND, il l'accompagne de toutes les grandeurs imaginables: le rendant de plus en plus grand dans ses vertus, grand dans ses victoires, grand dans sa renommée, grand dans toutes sortes de prospérité. *O Dieu donne tes jugemens au Roi, & ta justice au Fils du Roi. Que sous son Règne les montagnes portent la paix, & que les côtes fassent fleurir la justice: qu'il domine depuis une Mer jusqu'en l'autre, & depuis le fleuve jusqu'aux bouts de la terre. Que son nom aille de pere en fils tant que le soleil éclairera dans le ciel. Que son peuple soit béni en lui, & que toutes les Nations le disent incessamment bienheureux! O Dieu,*  
sour-

source éternelle de tout bien, fai par ta vertu de ta grace que nous te craignons en honorant ainsi le Roi, & que nous honorions le Roi en te craignant tous les jours de notre vie. Condui nous tellement par ton Esprit, que nous mêlions toujours ensemble ces deux choses, pour ne point separer ce que tu as si parfaitement uni. Que dans la pratique fidele de l'une & de l'autre nous trouvions notre consolation & notre joye: jusqu'à ce que de cette vie mortelle tu nous élèves dans une autre infiniment differente, où nous n'aurons plus d'autre Roi que toi-même, qui nous revetiras tous alors de ta gloire & de ta Majesté Royale, pour regner avec toi aux siècles des siècles. Amen.